

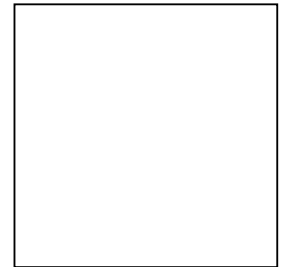


MICHEL BUTEL

Portrait d'un diable en 60 minutes

PAR QUEL BOUT LE PRENDRE, FÉLIX ? Je le vois à la place du joker, sans arrêt avec son côté diable rieur. Juste après sa mort, les gens qui l'aimaient ont dû être vachement peïnés par la façon dont la presse a parlé de lui. J'avais écrit un texte, que *Libération* a refusé de publier, dans lequel je disais aux lecteurs d'aller à son enterrement même s'ils ne le connaissaient pas, que c'est quelque chose qui lui ferait énormément plaisir que viennent à son enterrement des gens qui ne l'avaient pas connu, qui auraient à peine su ce qu'ils foutaient là.

Car c'est quelqu'un qui avait été appelé un peu partout à la rescousse, consulté ou fréquenté pour des qualités, des capacités de réparateur, alors qu'il était essentiellement, et même assez violemment parfois, perturbateur. Il lui fallait probablement, pour donner la mesure de ses dons, une institution, une légitimité, une culture ou une organisation à perturber. Là évidemment où ça se corse, c'est qu'il ne faut pas penser à lui comme à un agitateur – mettons un type comme Pasolini, bien que ce soit très difficile de trouver des exemples proches tellement l'arc de ses interventions était étendu – puisque en même temps cette perturbation était pour lui un facteur d'ordre : une nouvelle façon de considérer la thérapie, l'organisation révolutionnaire, les rapports entre les hommes et les femmes, le travail philosophique... Et ce n'était pas uniquement pour créer des zigzags, des lignes de fractures ou des ondes de choc, qu'il agissait, qu'il réfléchissait, c'était aussi,



Michel Butel,
écrivain,
est le fondateur
de *L'Autre journal*.

Propos recueillis le
3 décembre 1993 par
Olivier Apprill.

au sens premier du terme, un homme de progrès ! Il l'était d'ailleurs de façon assez émouvante et amusante : par exemple, il a toujours été marqué par l'époque des auberges de jeunesse de l'immédiate après-guerre et j'ai eu je ne sais combien de crises de fou rire à l'entendre évoquer le cinéma de René Clair ou du Front popu, parce qu'il y avait un côté vieux film français chez lui, très touchant.

Chacun est un imbécile prodigieux, plus on est intelligent plus on est un imbécile prodigieux : je me souviens que Félix avait détesté *Hiroshima mon amour*, et il m'avait soutenu, plutôt dix fois qu'une car je le lui avais fait répéter, tellement c'était pour moi un plaisir d'entendre ça, que si le film s'était appelé « Aubervilliers mon chéri », il n'aurait eu aucun succès ! Il était vraiment très français, heureusement qu'il s'est mis un jour à sortir, non pas de ses gonds mais de ses frontières, et à bouger dans tous les sens, sinon il était territorialement, familialement, socialement aussi, extrêmement marqué. Ni nomade, ni apatride !

Il y a des gens pour qui c'est perdu d'avance, d'autres pour qui rien n'est joué. Lui, il était né dans une partie gagnée d'avance, mais il s'est déplacé, mis en position de rupture. Il n'était pas comme le lama qui vous crache dessus quand on le caresse, d'autant que c'était quelqu'un de sentimental, mais il y avait quelque chose de ça : à peine était-il marqué quelque part, qu'il se rendait compte que cette marque était infamante, allait l'empêcher de travailler, de bouger, et il n'y avait rien de plus urgent pour lui que de contrarier cette marque.

Ça commence par le commencement puisqu'il ne s'appelle pas du tout Félix, et qu'il est pourtant Félix ! A chaque fois, que ce soit vis-à-vis du savoir psychiatrique qu'incarnait son meilleur ami Oury, du savoir philosophique que représentait Deleuze, ou du savoir psychanalytique que représentait Lacan, il s'est toujours situé dans une marge un peu voyou, c'est-à-dire en essayant de bricoler, de tricoter des concepts, parce que c'était authentiquement un diable, un brigand, un voyou.

Son idée était d'entraîner les gens du côté de cette marge et de son bricolage, comme un enfant capricieux qui se met à jouer à côté, juste à côté de là où jouent les autres, avec des jouets qui ressemblent à ceux des autres et puis qui finalement, petit à petit, essaie d'amener le meneur, ou celui qu'il a discerné comme étant le meneur, à jouer avec lui. Il a essayé ça en psychiatrie avec Oury, en psychanalyse avec Lacan, en philosophie avec Deleuze, il a essayé ça en politique – c'est une partie non connue de sa vie – avec des dirigeants du Parti communiste français ; à d'autres moments également, en particulier au moment de la décolonisation, avec les opposants au Parti communiste.

Pour exercer des activités comme celles qui étaient les siennes, dans les sociétés occidentales qui sont absolument rebelles à ça et très armées pour contrer toute éventuelle désorganisation, il faut avoir des dons qui viennent d'autres cultures, africaines ou indiennes. Et non seulement Félix les avait mais (ce qui va de soi je crois dans ces cas-là) il était absolument certain de les avoir et d'en disposer. En particulier, c'était quelqu'un qui allait très vite, il avait comme on dit la comprenette super-rapide. Là où les autres faisaient référence à tout un bagage qu'il n'avait pas, lui il coupait court, il court-circuitait les médiations prévisibles ou classiques, donnait de drôles de coups de sonde. Il avait des intuitions phénoménales ! Dans ce qu'on appelle le rapport avec les fous, il m'a totalement épaté c'était comme un sortilège, comme si un sorcier avait agi. On peut dire ça, mais il y avait toute une formation théorique... mais non, non, elle se bricolait au fur et à mesure, il était comme un prof qui apprend en même temps que ses élèves ce qu'il va leur enseigner, il se démerdait avec un autre sens, un sixième sens, quoi !

Quand je parle aujourd'hui de Félix, quand je lui emprunte, ce n'est pas toujours très heureux mais c'est pour moi inévitable, c'est comme si je lui rendais justice. Je dis ça parce que je connais peu de gens qui aient été aussi dédaignés, aussi niés. Il y a et il y avait une ingratitude à son égard, quelque chose d'effarant ! Je donne l'exemple du livre qui s'appelle

Génération, parlant des événements des années 60 à l'intérieur de l'extrême gauche. Pas de Félix Guattari là-dedans ! Or je ne crois pas me tromper en disant qu'il est vraiment le personnage central. Il a été lié à toutes les aventures, a joué un rôle immense tant au niveau de la réflexion qu'au niveau matériel, ce qui est loin d'être négligeable dans ces occasions-là, en donnant ou en prêtant de l'argent à un nombre incalculable de gens. En démerdant des situations personnelles horriblement embrouillées, sinon dramatiques ou catastrophiques, en hébergeant les uns, en trouvant du travail aux autres, il a joué un rôle de catalyseur fantastique, il a été la référence de dizaines et de dizaines de gens qui sont abondamment cités là-dedans, et on ne parle pas de lui !

Un autre exemple : Deleuze est un philosophe qui avait écrit des livres remarquables avant de rencontrer Félix ; eh bien, il y a tout un courant qui voudrait que les livres de Deleuze et Guattari ce soit « quand même du Deleuze ». Non ! Le recueil de textes sur la littérature publié récemment par Deleuze est comme un hommage à Félix : rarement il a écrit autant de passages en « guattari », s'il y a une langue guattari. Une langue d'ailleurs assez approximative, faite de mots inventés avant même que le concept le soit, une langue faite de grandes vitesses et de grandes aventures. Il avait sa langue, Félix. Parfois il n'arrivait pas à décoller, et puis tout d'un coup il était invraisemblablement inspiré et c'était génial.

Les circonstances de ma rencontre avec Félix sont banales. J'avais été voir le docteur Polack à qui j'avais parlé de ma sœur puinée qui allait très mal, et il m'avait proposé de la faire hospitaliser à La Borde. C'était il y a trente ans, j'avais donc 23 ans. Un jour, je lui ai rendu visite, j'ai eu une crise d'asthme très violente ; j'ai dû aller à la garde de nuit de la clinique prendre des médicaments qui n'ont pas arrêté la crise, et alors je me suis mis à étouffer dans mon coin. Et puis Félix est venu, il allait se coucher ou il avait une insomnie, on a commencé à parler, on a parlé jusqu'à l'aube et voilà, on est devenu amis, on a même décidé assez vite d'écrire un livre ensemble. Après, il avait fallu trouver une raison de rester à La Borde, d'y rester longtemps, et moi, pour le peu que j'y ai

travaillé, ce que j'aimais c'était « faire la nuit », être de garde la nuit.

Mais après, le parcours a été semé d'embûches, ça c'est le côté dont je n'ai pas très envie de parler, on s'est énormément engueulé... Il avait des côtés absolument épouvantables de manipulateur. Dès qu'il y avait une réunion politique où il sentait qu'il serait mis en minorité s'il y avait un vote, il faisait venir des fous pour voter avec lui. Nombre de gens regorgent d'histoires sur Félix, dont je pourrais dire : « Je les signe toutes ! » Quand même, sa rencontre avec Deleuze a provoqué une certaine stabilité. Non pas qu'il ait cessé de penser n'importe quoi, je pense que ça fait partie du personnage de Félix, d'essayer tout, cinquante choses à la fois, et de se dire : « On verra bien si ça marche ». Ou alors, s'il était à la tête d'une bande : « Allons voir par là s'il y a une issue », et à ce moment-là il y ajustement trois mecs qui tombent à l'eau et qui meurent. Nous on est derrière et on lui dit : « Mais on vient de perdre trois personnes ! », et lui il avait ce côté superbe de dire : « Pas du tout, pas du tout, ils sont partis nager ! »

Quand il a commencé à travailler avec Gilles Deleuze, il a été stabilisé. Il ne lui était peut-être plus vraiment utile de se manifester à tout propos, il avait moins de foucades politiques. Peut-être qu'en dessous l'éruption de lave continuait mais il soutenait de façon moins spectaculaire tout et n'importe quoi. Il faudrait quand même dire un mot de ça. Félix, en soutenant tout et n'importe quoi, a été, pendant les quarante ans où il a agi, une des rares personnes qui se soient opposées à la société capitaliste française, on peut dire la société capitaliste monopoliste d'Etat, ou la société capitaliste terroriste d'Etat, on peut dire la société française qui embastille les fous, les artistes, qui détruit les capacités des uns et des autres. Je crois qu'il a su constituer à lui seul un réseau, une intensité, un bloc formidable d'opposition irréductible.

Tout était destiné à sa grande entreprise, à laquelle on ne peut accoler qu'un seul adjectif (et c'est rarissime) : « révolutionnaire » ! Après, on rentre dans les désordres et les injustices de la vie privée, dans les carences qu'on a tous, dans les

paniques qui s'abattent sur l'un ou l'autre, les dépressions, et il n'y a aucune raison qu'elles aient épargné Félix. Mais pour ce qui est du dessein général, c'est un dessein révolutionnaire comme il y en a eu très peu, à mon avis, surtout dans une société, dans une culture et dans une époque totalement réactionnaires de contrôle, de répression du vivant. Dans d'autres circonstances, dans d'autres pays, d'autres cultures « révolutionnaires », cela a pu prendre d'autres formes, mais ici, dans ces moments de reflux fantastiques, je ne vois personne d'autre qui ait joué un tel rôle, qui ait eu une activité aussi multiple.

Lui dont je disais qu'il était un petit français me faisant penser à Bibi Fricotin, à un petit Rouletabille, malin comme tout, tout d'un coup il lui est poussé des ailes. C'est 68 qui est passé par là. Il faut encore se souvenir que 68 n'était pas un événement français, cela se passait à un échelon mondial, du Mexique à Prague. Félix s'est alors mis à bouger dans tous les sens, et ce n'est pas complètement idiot de le signaler parce que, là aussi, on ne peut pas dire qu'on vive sous le sceau d'un internationalisme virulent. Il est parti aux deux extrémités du monde, le Japon et le Brésil, c'étaient ses deux terres d'élection, deux folies pures, et deux folies pures auxquelles justement sa générosité et ses intuitions lui permettaient d'acquiescer. Le Brésil, ça s'accordait à cette gaieté vitale qu'il a toujours eue. Il fallait que ça danse pour Félix. Il fallait que ça danse comme il a fallu que la philosophie danse pour Nietzsche, eh bien, il fallait que ça danse tout le temps, en politique, en amitié !

On parle là d'un drôle de bonhomme parce que, en même temps que cette gaieté dont on pourrait tracer une ligne de Spinoza à lui (c'est pas n'importe quoi, la gaieté), Félix était sans nostalgie. Il laissait les gens en route, comme un très grand artiste. Il y a une cruauté obligée, sans ça on n'y arriverait pas, on ne ferait rien. On sait que le temps est compté, mesuré.

Bien sûr, sa vie a été dévastée comme celle de la plupart des gens. Très jeune, il a perdu des amis très chers, mais, com-

ment dire, c'est quelqu'un qui va de l'avant très vite. S'il s'arrête, il est perdu. Donc il va plus vite que la musique, c'est pour ça qu'il n'a pas le temps de s'arrêter pour écouter la musique. Un côté éminemment cocasse du fait d'aller très vite, et pour ça il était l'expert numéro un, c'est qu'il pouvait se contenter d'un hochement de tête ou d'un acquiescement furtif de quelqu'un pour penser qu'il était d'accord, alors qu'il n'avait pas fait le quart du quart du chemin ! Comme un prof de maths qui verrait s'esquisser l'ombre d'un sourire sur le visage d'un élève et qui se dirait, bon, il a tout compris. Là où s'aventurait Félix, on n'y allait quand même pas aisément, et ensuite il était toujours dans des histoires très compliquées, dans des grandes stratégies, il embarquait à la va-vite tout le monde, et que les gens aient compris ou non ce qu'il venait de dire, où il voulait en venir, il n'en avait absolument rien à secouer !

Comme toutes les personnes extraordinairement intelligentes, Félix était d'une certaine façon un idiot, ça m'a toujours frappé chez lui, chez Deleuze, chez quelques autres, on a l'impression de quelqu'un qui ne comprend rien à rien. Plus exactement, de quelqu'un privé de la plupart de ses sens. Félix était musicien, mais ça m'avait stupéfait quand je l'ai entendu jouer de la musique, parce qu'il me paraissait sourd ! De même, quand je le voyais dans des réunions, avec ses yeux myopes, frotter ses lunettes, inspecter le visage des gens, allant trop vite pour qu'on puisse penser qu'il essayait de déchiffrer quelque chose, je me disais, il est aveugle, ce type-là est aveugle. Il parlait avec une bouche-machine, à toute blinde, un enchevêtrement de mots dont il semblait absent, il aurait pu s'absenter pendant que ça continuait de parler.

A un certain niveau d'intelligence, à un certain niveau aussi d'utilité maximum pour la société humaine, c'est une des singularités d'artistes ou de penseurs tels que Félix d'être comme des machines d'idiotie, assez désarticulées. Ils prêtent plutôt à rire quand on les regarde. D'Einstein à lui, mettons, ce sont des gens qui sont ridicules en société, qui sont même catastrophiques. La seule image qu'on puisse en avoir, c'est Buster Keaton ou un héros de Beckett, quelqu'un qui se désintègre

sous vos yeux, dont on se demande comment il arrive à se mouvoir ou à exercer les activités qu'il exerce. Malin comme un singe et en même temps complètement naïf.

Il était miné, ces dernières années, Félix, et c'est très difficile de parler de lui sans laisser une zone d'ombre. Il était miné, je ne sais pas par quoi. Est-ce que c'était le pressentiment de sa fin, ça existe, ou bien des choses personnelles très précises, ou un sentiment d'échec ? Pourtant, c'était une vie supérieurement agitée et productrice, mais il était vraiment beaucoup moins exubérant, beaucoup moins Félix qu'il ne l'avait été avant. Il avait ralenti, certains fusibles sautent et la machine ne fonctionne plus qu'à 80 %, on ne sait pas bien pourquoi, c'est imperceptible. Il faut dire aussi – il avait d'ailleurs donné ce titre à l'un de ses livres, *Les années d'hiver* –, il était une des personnes les plus sensibles qui soient à la météo de la civilisation, à la météo politique au sens général du terme. C'était un don fantastique. Disons que si Félix désespérait d'une époque, il y avait peu de raisons imaginables d'avoir un sentiment contraire au sien, c'était lui qui était dans le vrai.

Tout le monde le sait, après la récréation de 68, c'est allé en descendant. Cela m'a toujours frappé que Deleuze et lui emploient des concepts comme « rhizome » ou « radicule » qui sont... enfin quoi, c'est pas « l'azur » ! Ce sont des phénomènes physiques d'ailleurs, la lassitude elle est aussi là, y compris dans la main qui écrit, pour ceux qui écrivent à la main. C'est une injustice, ça ! On est ce qu'on est dans une époque donnée et la première chose à quoi on se heurte quand on va aux extrémités de nous-mêmes, c'est à l'époque. Parfois, elle nous permet de sauter plus haut qu'on ne l'imaginait, ou de composer une musique qu'on n'avait pas pressentie, mais la plupart du temps, et pour ce qui est des dernières années de sa vie, on touche à une impossibilité vraiment terrible. On touche aujourd'hui à du morne, même pas à ce noir profond qui peut, à sa manière, générer quelque chose. On n'est pas dans la tragédie, cette époque n'est pas tragique, mais pour l'instant, en France – et quelqu'un comme lui l'a probablement ressenti plus cruellement encore que d'autres – on est dans un genre de « *no man's feeling* », un

truc atone, où on peut avoir l'impression de s'escrimer en vain. Et, d'après moi, Félix a dû s'escrimer pas mal avant d'accepter que ce soit en vain.

A propos du génie, deux thèses s'affrontent. L'une dit que le génie ouvre des directions nouvelles dans lesquelles, par la suite, beaucoup d'autres iront s'engouffrer. L'autre dit que le génie va si loin dans un sens que l'herbe ne repousse pas après, que plus personne n'ira là-bas. Moi je crois plutôt ça. Là où Proust ou Nietzsche ont été, il n'y a plus rien à espérer, après eux il n'y a plus que des ersatz. Je dis ça parce que sur le plan du génie politique, de l'animateur, il y a de nouveau les deux thèses : ou bien c'est Alexandre et là où il va plus personne n'ira, ou bien c'est Lénine ou Spartacus. D'après moi, le génie politique c'est de créer l'effet de bande. Et Félix l'avait, même s'il s'en désaisissait comme d'un objet qui vous brûle les mains. N'empêche, le temps qu'il l'a eu, il l'a porté ailleurs. Mais, ce qui est vraiment symptomatique d'une époque sinistre, il n'y a pas de suite.

J'imagine une société où les morts reviennent nous visiter de façon invisible et ils ont, ou n'ont pas, l'envie de redevenir vivants. Il est certain que Félix n'a pas l'envie de redevenir vivant, ne peut pas avoir l'envie de nous rejoindre – c'est peut-être trop tôt après sa disparition –, mais est-ce qu'on peut donner du regret aux morts ? D'après moi, on n'est pas près d'en donner à quelqu'un comme Félix, à quelqu'un qui a tenté ce qu'il a tenté.

